

# Les opérations du corps de cavalerie Sordet en Belgique, 6 au 15 août 1914 [fin]

Autor(en): **Poudret**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **68 (1923)**

Heft 6

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-340682>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Les opérations du corps de cavalerie Sordet

en Belgique, 6 au 15 août 1914.

(Fin.)

Le 9, nous retrouvons le C. G. au sud de la Lesse dans la zone Waureille-Beauraing, face au nord. Les raisons qui militaient en faveur d'un établissement autour de Marche, face à l'est, dès le 7, conservaient toute leur valeur le 9, mais le général Sordet avait cependant, cette fois, un bon motif pour s'abriter derrière la forte coupure de la Lesse. Il fallait, en effet, se refaire. Le raid sur Liège, survenant après de grandes fatigues, avait mis les régiments dans un piteux état ; les chevaux sont épuisés, les blessures nombreuses et le régime normal des évacuations n'a pu se faire. Dès le 9, un dépôt de chevaux malades est installé à Givet. La ferrure est usée à l'extrême, d'urgence on réclame 15000 fers de rechange. Après le raid de Liège, un répit prolongé était indispensable ; faute d'avoir pu l'obtenir, le C. C. restera fourbu pour la suite des opérations. C'est sans doute en pensant à lui que le règlement de cavalerie de 1918 fait observer si justement : *la cavalerie est une arme fragile, sa réorganisation est longue et difficile* <sup>1</sup>...

Et on va se remettre en mouvement ! Le 9, le général Sordet avait rendu compte de ses opérations qui avaient été approuvées ; on ajoutait « *il est indispensable que vous fassiez reconnaître par vos avions et vos patrouilles ce qui se passe sur la rive droite de l'Ourthe, entre ses sources et Laroche.* » C'était donc la

<sup>1</sup> C'est sans doute aussi principalement au corps Sordet que fait allusion le généralissime quand dans sa « Note pour toutes les armées » du 24 août 1914, il se voit obligé de rappeler « qu'il faut aussi laisser aux chevaux le temps de manger et de dormir. Faute de quoi, la cavalerie est usée prématurément avant d'avoir été employée. »

région de Bastogne, Houffalize et Laroche, sur laquelle on attirait, fort à propos, l'attention du chef de la cavalerie. Les renseignements reçus le 10 semblent confirmer entièrement cette manière de voir. On identifie de nombreux détachements de cavalerie dans la zone de Marche-Laroche, on apprend qu'ils semblent appartenir à deux divisions différentes dont il n'a pas été possible de situer les gros (il s'agissait en réalité de la D. C. de la Garde arrivée ce jour-là à Bastogne et de la 5<sup>e</sup> D. C. qui avait atteint Nives). De nouveau on a l'impression, réelle cette fois, d'un mouvement général de forces ennemies importantes se dirigeant vers la Meuse, entre Liège et Dinant. Dans la région Houffalize-Gouvy-Salm, les Allemands montrent de l'activité et débarqueraient de l'infanterie à Bourcy. Aussi bien, le général Sordet envisage-t-il un mouvement de ses divisions dans la région de Marche-Laroche, mouvement que sa position derrière la Lesse ne facilitera pas (l'abri est si bon que quelques jours plus tard, comme nous le verrons, on n'en pourra sortir !) Hélas, au moment d'exécuter ce projet, si sensé et si conforme aux dernières instructions reçues, un malencontreux renseignement va y faire renoncer et provoquer une décision regrettable. Le bulletin de renseignements du 10 août, à 17 h., signale : « Une division de cavalerie allemande, forte de quatre régiments a marché ce matin de Martelange sur Neuchâteau, suivie par une colonne importante de toutes armes. Les reconnaissances allemandes ont atteint Libramont-Bertrix. » Ce renseignement était faux ; le général Sordet ne pouvait le deviner, ses termes si précis devaient écarter tous les doutes. Cependant, était-il indiqué d'abandonner la région de Marche au moment où, selon des renseignements non moins précis, elle paraissait se garnir d'ennemis ? Y avait-il urgence à faire mouvement vers Neuchâteau ? En attendant que la situation fût éclaircie vers Marche, qui restait la région la plus dangereuse, risquait-on de voir l'ennemi de Neuchâteau s'échapper ou devenir trop menaçant ? De Neuchâteau les colonnes signalées se dirigeraient ou bien sur la Semoy et ceci ne concernait plus, à cette heure-ci, le C. C., ou bien elles se porteraient vers Givet, et on avait alors tout le loisir de les atteindre tôt ou tard et,

dans ce cas, tard valait autant que tôt. Tandis que le général Sordet dirigerait ses divisions sur Neuchâteau que feraient les deux divisions allemandes signalées vers Laroche ? Ne risquait-on pas, en courant au sud, d'être finalement resserré entre la Lesse et Givet ou, pis encore, refoulé en amont de Givet, dans une région inextricable ?

Il y a certainement eu trop de précipitation dans la décision du général Sordet ; ses divisions épuisées vont de nouveau être soumises à des marches pénibles et sans aucun résultat. Le 11, à midi, elles étaient rassemblées dans la région de Maissin-Paliseul, face à Neuchâteau. Rien n'apparaît, les reconnaissances n'ont rencontré aucune colonne importante. Le 12, à 11 h., on reprend le chemin de la Lesse, mais cette fois la dislocation se fait beaucoup plus au sud ; les divisions sont échelonnées soit sur la route de Givet-Hastières, soit à sa portée immédiate. Sur la Lesse même, se trouve une brigade laissée en couverture lors de la marche sur Neuchâteau ; le 45<sup>e</sup> va la renforcer à Baronville. A lui seul, ce dispositif indique, qu'à partir de ce moment, le général Sordet ne songe pas à rester plus longtemps sur la rive droite de la Meuse. Il s'est rapproché des passages, n'a aucune tête de pont au delà de la Lesse, ses mouvements ne sont plus libres. L'impression que l'ennemi poursuit son avance vers le nord-ouest se confirme cependant de plus en plus. Dans la soirée du 12, le général Sordet expose au G. Q. G. les raisons qui lui font considérer son passage sur la rive gauche comme nécessaire. Il allait, par là, en quelque sorte au devant des intentions du généralissime. En effet, dans la nuit, il reçoit ce télégramme : « *Avez-vous reçu ordre particulier du 8 août ? Si vous êtes obligé de repasser la Meuse, portez-vous à la gauche de la V<sup>e</sup> armée dans la région Mariembourg-Chimay. Auriez donc à repasser la Meuse entre Givet et Namur.* »

L'ordre du 8 août, retardé, arrivait le 13. Il était ainsi conçu : « *En dehors de la mission générale assignée au corps de cavalerie par ses instructions, mission qu'il remplit d'ailleurs à la satisfaction complète du commandant en chef, ce corps de cavalerie couvre par sa situation même le front de la V<sup>e</sup> armée. Dans le cas où le corps serait dans l'obligation de repasser la*

*Meuse, il se porterait à la gauche de la V<sup>e</sup> armée, dans la région de Mariembourg-Chimay pour protéger la réunion de nouvelles formations... »*

Ces messages arrivent à point pour renforcer le général Sordet dans son intention d'évacuer la rive droite. Le moment de le faire était-il arrivé ? Se trouvait-on *dans l'obligation* de repasser la Meuse ? La question est complexe. Sans doute, l'abandon de la région de Marche, la pointe sur Neuchâteau, l'établissement du 12 au soir au sud de la Lesse, l'épuisement qu'on éprouve<sup>1</sup>, n'ont pas amélioré la situation du C. C. L'ennemi, trouvant le chemin libre, s'est avancé sur les avenues de Dinant ; maintenant il est en force à Marche (D. C.) et dans la région de Rochefort (5<sup>e</sup> D. C.), encore un bond et il sera sur la Meuse. La cavalerie française, nous l'avons vu, a perdu sa liberté de mouvement, mais, d'autre part, la possibilité d'une action heureuse se laisse, à cet instant, entrevoir. Le 1<sup>er</sup> C. A. que le général Lanrezac a, si à propos, dirigé sur Dinant, va arriver. Fort de son appui, secondé par ses éléments, ne serait-il pas possible d'infliger à l'ennemi un sanglant échec ? Ne pouvait-on pas raisonnablement espérer lui couper la retraite ? Le général Sordet ne paraît pas y avoir songé ; dans le bulletin qu'il transmet, le 13 au matin, au 1<sup>er</sup> corps, il se borne à lui signaler : « *Aucune infanterie ennemie à Neuchâteau-Libramont. Cavalerie ennemie semble occuper Saint-Hubert et Marche.* »

Il n'a cependant pas renoncé à agir, mais avec ses seules forces. Les doctrines de paix produisent leurs effets. Habitée qu'elle est à résoudre seule ses missions, la cavalerie, lancée au loin, a perdu la notion de la coopération des armes. Et, maintenant que cette mission lui impose le combat, elle ne songe pas à profiter des secours qui vont être à sa portée.

Au soir du 13, le général Sordet renforce son service de

<sup>1</sup> Le Journal d'un officier de cavalerie note à la date du 12 : « Nos chevaux sont bien fatigués. Pour les faire boire, pendant les routes, il faut agir en contrebande, car il est interdit de s'arrêter. Les déchets sont énormes. En dehors des animaux qui meurent brusquement sur la chaussée, combien en trouve-t-on qui, arrêtés sur le bord du fossé, la tête basse, les flancs vidés, l'œil mourant, cherchent la place où ils vont tomber. » Et le vétérinaire Letard mentionne le 11 déjà : « Nous commençons à jalonner nos routes de chevaux fourbus, vacillants, près de mourir. »

sûreté en particulier dans la région de l'est vers Ave et, pour préparer le débouché « *éventuel* » du C. C., il fait tenir par le 45<sup>e</sup>, renforcé d'une batterie, Villiers-sur-Lesse et Ciergnon. Partout le contact est pris, les rencontres de postes et de patrouilles sont nombreuses. Le 14, les renseignements se complètent ; il n'est pas douteux que des forces importantes de cavalerie, disposant de soutiens d'infanterie, sont en marche sur Dinant. On sait même exactement à qui on a affaire. Le C. C. est alerté. Les divisions reçoivent l'ordre de franchir la Lesse. Le mouvement ne réussit pas ; les gros ne peuvent déboucher en raison *des difficultés naturelles du terrain*. On sent confusément que la confiance n'y est pas. La présence d'une cavalerie ennemie vers Redu semble avoir aussi quelque peu coupé l'élan. Le général Sordet craint pour ses communications. Il ne pouvait deviner ce que nous savons aujourd'hui ; vers Redu ne se trouvaient que des organes d'exploration, la menace était vaine. Mais n'aurait-on pas pu, dans cette journée du 14, éclaircir ce point obscur ? Et si vraiment des fractions plus importantes de la cavalerie ennemie se trouvaient dans une situation aussi aventurée ne pouvait-on pas, tout d'abord, les mettre hors de cause ? On n'en fit rien ; vers le soir, l'unité d'infanterie qui est de garde à Hastières reçoit l'ordre de faire dégager le pont pour le lendemain à 5 heures ; la retraite est donc décidée. Cependant le général Sordet conserve encore l'intention de tenter une manœuvre offensive au nord de la Lesse *si une occasion favorable se présente*. Cette occasion, elle semble s'offrir le lendemain 15 août. Le commandant français, nous allons le voir, ne la jugea pas suffisamment favorable pour être poussée à fond. Mais auparavant et maintenant que nous sommes arrivés au dernier acte, voyons rapidement ce qu'est devenue de son côté la cavalerie allemande. Jusqu'ici on s'est efforcé de raisonner en ne tenant compte que des seuls renseignements que possédait le général Sordet, maintenant qu'il est au clair et qu'il sait comme nous ce qu'il a devant lui, on peut lever le voile.

Réuni le 6 août dans la région au nord de Luxembourg, le corps Richthofen avait pour mission de se porter en direc-



tion de la Meuse au sud de Namur, de reconnaître si le fleuve était gardé entre Namur et Givet par les 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> corps français et si des troupes ennemies se trouvaient à l'est de la Meuse. Son exploration éloignée avait pour objectif la ligne Namur-Mézières. Le 7, la D. C. G. se trouvait à Diekirch, le 5<sup>e</sup> D.C. à Mersch. La cavalerie allemande semble avoir voulu, elle aussi, se livrer, au début tout au moins, à la recherche de la cavalerie ennemie. Dans la journée du 8, la cavalerie française ayant été signalée à Arlon et vers Martelange, on appuie au sud ; les bataillons 12 et 13 qui se trouvaient à Wiltz sont dirigés sur Eschdorf ; on s'attend à une rencontre. Le 9, l'ennemi signalé a disparu et on reprend, cette fois définitivement, la direction primitive dont on ne s'écartera plus. Revenant aux préceptes de Bernhardt, on se rend compte que l'idée d'offensive ne doit pas être prise dans le sens étroit de la recherche à tout prix de la cavalerie ennemie, on ne l'attaquera que si elle fait mine de barrer la route. C'est la bonne doctrine.

Le 10, la cavalerie de la Garde atteint Bastogne, la 5<sup>e</sup> division Nives, au nord de Martelange. Deux escadrons d'exploration accompagnés d'une station de radio et de 30 cyclistes avaient été dirigés depuis Ettelbruck en direction de Namur-Dinant. Le 11, la Garde est à Laroche, la 5<sup>e</sup> division à l'ouest de Saint-Hubert. Le 12, Marche d'une part, Rochefort de l'autre, sont atteints. Le 13, repos et mise en état de la ferrure. On paraît assez bien renseigné sur la situation du corps de cavalerie français ; le contact est pris avec la 9<sup>e</sup> D. C. à l'est d'Huy au moyen de la télégraphie sans fil. Le 14, la marche est reprise en direction de Dinant quoique deux divisions de cavalerie ennemies aient été signalées au sud de Ciergnon ; au soir le corps Richthofen atteint la ligne Sovet (ouest de Ciney-Celle). Il est à portée de la Meuse et rien, jusqu'ici, n'a entravé son avance. Le 15, a lieu l'attaque bien inutile de Dinant. C'est l'infanterie qui en est chargée, la cavalerie ne fait en somme que couvrir les deux flancs de l'attaque. On connaît le résultat de cette tentative ; après un premier succès les Allemands furent rejetés sur la rive droite mais non poursuivis. Vers midi, tout était terminé.

Revenons à la cavalerie française. Elle avait été alertée

de bonne heure. A 3 h. le général Sordet donnait l'ordre suivant : « *la 1<sup>re</sup> division de cavalerie se rassemblera entre le Mesnil Saint-Blaise et Hulsemiaux. La 3<sup>e</sup> division, suivant la 1<sup>re</sup>, viendra entre Mesnil-Saint-Blaise et Lemaux, face au nord-est. La 5<sup>e</sup> division, cantonnée à Houyet, sera prête à monter à cheval.* »

Quant à l'infanterie, elle est rapprochée de la Meuse ; le 45<sup>e</sup> tient Houyet et Hulsemiaux ; les deux compagnies qui avaient gardé la Lesse à Ave et à Auffe sont dirigées sur Beauraing où se trouve le parc d'aviation du C. C.

Ces ordres trahissent le souci bien naturel du général Sordet de ne pas se laisser couper des ponts d'Hastières et de Givet. Toutes ses forces sont massées à portée immédiate des passages ; sa retraite lui est ainsi garantie mais cette préoccupation, et le dispositif qui en résulte, paralysent singulièrement tout esprit d'entreprise. Les inconvénients de la position de la Lesse vont se faire sentir. Le moment semble venu cependant où une offensive vigoureuse s'impose. A 7 h. on entend une forte canonnade vers Dinant, on peut voir l'éclatement des projectiles. L'occasion n'est-elle pas favorable ? L'adversaire le plus redoutable, le soutien d'infanterie est sans aucun doute occupé à l'attaque de Dinant, la cavalerie doit être, pour le moment, abandonnée à son propre sort ; en l'attaquant énergiquement sur son flanc, sur ses derrières, n'aurait-on pas bien des chances d'obtenir un succès complet ? En faisant déboucher le 45<sup>e</sup> sur un large front en direction générale de Celle, en poussant sur Achin le gros de la cavalerie, tandis qu'à gauche on aurait fortement tenu la Lesse on pouvait, dans cette matinée du 15, mettre la cavalerie allemande en fâcheuse posture. Le commandant de l'infanterie se faisait fort d'assurer le débouché du corps au nord de la Lesse, mais les reconnaissances de cavalerie affirmaient que le terrain était presque impraticable en raison de nombreux abatis établis par les Belges, et que le passage des divisions présentait les plus grandes difficultés. Que ne s'en était-on avisé plus tôt, pourquoi s'était-on mis dans cette souricière ? Le général Sordet avait, dès le matin, établi son poste de commandement à Mesnil Saint-Blaise ; sa perplexité est



grande et cela se conçoit. Laissons parler l'« *Historique* » : *A quelques pas du général, qui demeure silencieux, les officiers de l'état-major discutent vivement la situation ; les uns estiment qu'une action offensive au nord de la Lesse s'impose ; les autres affirment qu'elle est impossible et qu'une seule solution est logique : passer sur la rive gauche de la Meuse.* »

Vers 8 h. 30, un officier arrive de Givet avec un message du G. Q. G. en réponse à une demande du général Sordet. Ce message dit ceci : « *conformément au paragraphe VI de l'instruction du 13 août, le C. C. se tiendra à la gauche de la V<sup>e</sup> armée en conservant sa mission primitive ; il devra assurer la liaison de la V<sup>e</sup> armée et des forces belges ; il pourra passer sur la rive gauche de la Meuse, si cela est nécessaire.* »

L'arrivée de ce message lève toutes les hésitations du commandant de la cavalerie. Une action au nord de la Lesse lui paraît avoir peu de chances de succès, il ne veut pas risquer ses divisions dans cette aventure et, pour remplir sa mission à la gauche de la V<sup>e</sup> armée, il se décide à repasser la Meuse. A 9 h., l'ordre en était donné ; le mouvement s'opéra sans difficultés. Arrivé sur la rive gauche, le général Sordet mit à la disposition du 1<sup>er</sup> C. A. le 45<sup>e</sup> régiment et une brigade de cavalerie ; coopération tardive et qu'on ne se serait pas représentée sous cette forme.

Ainsi, au moment où le contact est pris avec cette cavalerie, recherchée depuis près de 10 jours au prix des plus grandes fatigues, on s'éloigne. Spectacle inattendu que celui de ces deux cavaleries, dressées depuis de longues années en vue de l'abordage à cheval, et qui, séparées par un simple ruisseau, s'en vont chacune de son côté. Doctrines du temps de paix, qu'êtes-vous devenues ?

L'opération qu'avait entrevue le général Sordet, et qu'on lui a souvent reproché de ne pas avoir exécutée, exigeait, pour réussir, une vigueur et une confiance complètes. Cette dernière, on en a l'impression, manquait totalement ; dès lors il était naturel que l'esprit du général se soit reporté vers la tâche nouvelle que lui indiquait le H. C. et dont l'accomplissement n'exigeait pas un effort immédiat. Juger sévèrement

ce manque de confiance serait injuste. Les braves régiments, surmenés avant l'heure, sont épuisés ; puis, surtout, le commandement, face à face avec la réalité, se rend compte sans doute combien elle est différente de tout ce qu'on avait supposé en temps de paix, à quel point la doctrine était illusoire qui prévoyait l'engagement à cheval de grandes unités de cavalerie. C'est un autre mode de combat qui s'impose, on le sent ; mais comment s'y prendre ? On ne l'a pas appris. On ne sait rien encore du combat *offensif* à pied<sup>1</sup>. On n'est ni organisé, ni armé pour cela et sans le feu, cependant, aucune chance de succès. Cela se sent, confusément sans doute, mais assez pour paralyser les élans les plus généreux. La doctrine est plus fautive que le chef. On n'applique pas brusquement en temps de guerre ce qu'on a négligé en temps de paix et l'adaptation aux exigences nouvelles ne peut se faire d'un seul coup. Je pense donc que si l'on peut reprocher au général Sordet d'avoir surmené ses divisions par des déplacements inutiles, Liège et le retour sur Neuchâteau en particulier, si l'on peut différer d'avis sur les emplacements qu'il choisit pour accomplir sa mission, on doit, en ce qui concerne le dernier épisode, tenir compte du désarroi qu'une fausse doctrine de combat mise en face de la réalité de guerre, devait jeter dans son esprit. Il est probable qu'aucun des généraux de cavalerie de 1914 n'aurait fait mieux que lui.

Cela veut-il dire que le corps de cavalerie français a complètement échoué dans sa mission ? Sa tâche d'exploration semble avoir été remplie. Sans pouvoir porter sur ce point un jugement définitif, puisque les documents officiels manquent, on doit admettre la version d'après laquelle les renseignements qu'il fournit furent aussi nombreux qu'importants. Un document du G. Q. C. déclare ce qui suit : « Notre découverte, très active, fournit de multiples renseignements, lesquels donnent des indications nettes sur l'amplitude de la ma-

<sup>1</sup> L'affaire de Perwez-Ramillies, qui eut lieu le 18 août, prouve jusqu'à l'évidence à quel point la cavalerie de 1914 était incapable d'engager et de mener un combat *en grandes unités*. Si dans la course à la mer elle rendit d'immenses services, on peut bien dire que ce fut à coups d'héroïsme et de dévouement bien plus que par son aptitude manœuvrière et son habileté tactique.

nœuvre allemande : treize ou quatorze corps d'armées furent identifiés, leur marche suivie pas à pas <sup>1</sup>. »

La mission retardatrice, par contre, échoua complètement. La cavalerie allemande ne fut nullement entravée dans sa marche vers la Meuse ; son gros ne cessa de progresser par étapes régulières, tranquilles, si tranquilles qu'elles lui donnèrent tout le temps de fusiller un grand nombre de civils dont elle paraît avoir eu grand'peur. Elle arrive ainsi à son but sans que la présence, exactement signalée, du corps Sordet l'en détourne. Je ne sais donc si l'on saurait prétendre, comme on l'a fait, que dans les opérations à l'est de la Meuse, la cavalerie française prît sur son adversaire un tel ascendant que celui-ci ne saura dès lors « ni attaquer ni poursuivre ». Poursuivre, elle ne le sut pas, cela est certain ; de l'élan, elle n'en montra pas beaucoup mais pour d'autres raisons, je crois, et dont l'exposé ne rentre pas dans le cadre de cette étude. Disons seulement, qu'elle aussi a fait l'expérience de la toute-puissance du feu. C'est donc à ses soutiens d'infanterie, à son artillerie qu'elle s'en remet le plus souvent pour résoudre ses tâches. Réglant sa marche sur ses bataillons de chasseurs, empêtrée dans cette infanterie, elle perd son élan. Quand elle a voulu agir seule, comme à Haelen, elle a essuyé un échec sanglant. Ainsi, dans cette période, les grands corps de cava-

<sup>1</sup> Cette dernière affirmation paraît risquée en ce qui concerne le corps Sordet. Les corps allemands ne s'étant mis en marche qu'après le passage de la cavalerie française sur la rive gauche de la Meuse, leur marche ne saurait avoir été suivie pas à pas. Du reste tout est encore obscur dans cette question de l'exploration. Voici, par exemple, le compte rendu du 1<sup>er</sup> C. A. 15 août, 15 h. : « 1<sup>er</sup> corps d'armée fortement engagé sur la Meuse, devant Dinant. Le corps de cavalerie, qui franchit la Meuse actuellement, se porte à ma gauche. Il me fait connaître que je suis engagé contre un corps d'armée ennemi couvrant le mouvement de plusieurs autres corps glissant vers le nord-ouest, entre Namur et Liège. » — Comment le général Sordet qui, depuis le 14, sait avec certitude qu'il a affaire à un corps de cavalerie dont les éléments sont très exactement reconnus (on ne se trompe que sur la force des soutiens d'infanterie estimés à 2 bataillons au lieu de 5) peut-il annoncer au général Franchet d'Esperey qu'il a devant lui un « corps d'armée » ? Comment peut-il, à cette date, signaler un mouvement allemand qui se produira, en effet, mais plusieurs jours plus tard, et qu'il était impossible de constater le 15 ? On sait que ce jour-là, l'armée Bülow, celle qui exécutera le mouvement annoncé, se tenait, encore immobile, autour de Liège ; l'armée saxonne sur la ligne Malempré-Houffalize-Noville, qu'elle ne dépassera que le 18. Il faut reconnaître que ce renseignement, pour inexact qu'il était quant au temps, fait honneur à la perspicacité du général Sordet.

lerie, nés de la paix, qu'ils soient français ou allemands, peuvent se rendre compte que leur doctrine est fausse et leurs moyens insuffisants pour résoudre certaines tâches. Cela tue l'esprit d'entreprise <sup>1</sup>.

Ce n'est pas une raison pour proclamer la faillite de l'arme ; la cavalerie française modernisée a fait ses preuves. Les renseignements qu'on peut tirer des premières opérations du corps Sordet ne doivent pas être perdus ; ils démontrent le danger qu'il y a, dans une longue période de paix, de s'écarter des réalités de guerre, d'échafauder des doctrines basées uniquement sur la théorie, de se payer de grands mots.

La cavalerie française de demain, formidablement armée, bien outillée, pourvue d'une saine doctrine de combat, pourra faire face à des missions qu'en 1914 elle était dans l'impossibilité de bien remplir : exploration partagée avec l'aviation, chacune des armes fournissant *son genre* de renseignement, mission retardatrice, réserve stratégique, etc., mais, pour cela, il faudra, qu'à côté de l'armement perfectionné, elle possède encore, vivaces en elle, toutes les splendides vertus guerrières de ses aînés, les cavaliers du corps Sordet.

Colonel POUDRET.

<sup>1</sup> D'après le général Baumgarten-Crusius (*Deutsche Heerführung im Marnefeldzug*) les corps de cavalerie allemands n'auraient pas réussi dans leur tâche d'exploration lointaine. C'est l'aviation qui aurait fourni les renseignements importants dans les premières semaines d'août.

---